

—Ce cadeau, gardez-le.  
 —Ah ! le brigand qui voulait me faire complice d'une méchanceté contre maman Lison ! Si je pouvais lui rendre la monnaie de sa pièce en lui jouant un bon tour ?  
 —Vous le pouvez, Marianne.  
 —Vrai ? Et comment ?  
 —De la manière la plus simple. En lui versant, à lui, ce qu'il vous a dit de verser à la porteuse de pain.  
 —Tiens ! Mais c'est une idée, ça, madame, et une fameuse ! Si ça devait faire du mal à maman Lison il en sera le mauvais marchand.  
 —La dose que j'ai vu verser pouvait être dangereuse pour une femme, mais non pour un homme, répondit Amanda. Il boira, et alors, Marianne, vous verrez quelles étaient ses véritables intentions. L'ivresse viendra. Avec l'ivresse le besoin de parler, un besoin irrésistible. Alors il avouera tout haut, devant tous, ce qu'il voulait faire et quels motifs le poussaient à agir. Ce Dijonnais est un ennemi de maman Lison. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais le fait est sûr ! Il ne faut pas que la pauvre femme tombe dans la piège abominable tendu par lui.  
 —Et, reprit Marianne, pouvant à peine croire ses oreilles, il parlera quand il aura bu ? Il dira beaucoup de choses sur lui-même ? Il se confessera publiquement.  
 —Oui, ma fille.  
 —Eh bien, madame, je vous garantis que maman Lison ne boira pas une seule goutte de la liqueur qu'il a préparé, et que c'est lui, le brigand, qui avalera la drogue ! Mais qu'est-ce donc que ce coquin-là ?  
 —Un coquin, vous l'avez dit, et vous en aurez bientôt la preuve.  
 —Je vais avertir la patronne, moi.  
 —Gardez-vous-en bien, car on le chasserait, et nous ne pourrions savoir alors de sa propre bouche quel était son véritable but.  
 —C'est vrai. Nous le saurons quand il aura bu. Donc, il faut le laisser boire, et il boira, je vous en fiche mon billet.

XCII

—Vous n'oublierez rien de ce qu'il vous a recommandé de faire ? répéta mademoiselle Amanda.  
 —Non, madame, soyez tranquille, répondit Marianne. J'aurai à la main mes deux carafons, et je mettrai le coquin dedans, carrément. Vous verrez. Mais, au fait, le verrez-vous ?  
 —Oui.  
 —Et, comment ?  
 —Je serai ici, dans ce cabinet. Je vous demande au sujet de ce que je viens de vous dire le secret le plus absolu.  
 —Vous y pouvez compter. Je me morderai la langue jusqu'au sang plutôt que de lâcher un mot mal à propos.  
 Amanda tira de son porte-monnaie deux billets de banque de cent francs chacun et les tendit à la servante.  
 —Voilà ce que je vous ai promis, fit-elle.  
 Marianne repoussa la main de la jeune femme et répliqua :  
 —Gardez-les, madame, je vous prie.  
 —Mais...  
 —Il n'y a pas de "mais" qui tienne ! Inutile d'être payée pour faire une bonne action et pour démasquer un coquin.  
 —C'est bien, cela, ma fille, c'est très bien. J'insiste cependant pour que vous preniez cet argent. Vous pourrez, si vous voulez, le donner à maman Lison, la porteuse de pain, qui certainement, n'est pas riche.  
 —De votre part, alors, madame ?  
 —Non, de la vôtre.  
 —Ça ne serait pas naturel. Une pauvre fille ne peut faire de pareils cadeaux. Je les remettrai à la patronne qui s'en chargera.  
 —Soit. Mais vous serez discrète.  
 —N'ayez crainte.  
 —Je serai ici à midi, et je demanderai à dîner. Arrangez-vous de façon à ce que le Dijonnais ne puisse me voir.  
 —Il ne vous verra pas.  
 —Et prenez ce que je vous dois, ajouta l'essayeuse de madame Augustine en donnant à Marianne une pièce de dix francs.  
 La servante alla se faire rendre la monnaie au comptoir et prévint le patron que le cabinet était retenu par la personne qui s'y trouvait en ce moment. Ensuite elle rapporta la monnaie, et, après avoir formulé une dernière recommandation, Amanda quitta l'établissement de la rue de Seine. C'était une bonne fille que Marianne, un cœur d'or. Elle aurait volontiers raconté par le menu ce qui s'était passé, afin de faire mettre à la porte le mauvais drôle qui se préparait à jouer un mauvais tour à maman Lison. Mais, ayant promis de se taire, elle comptait bien tenir sa parole. Elle voulait savoir, en outre, ce que dirait le Dijonnais après avoir bu le singulier mélange qu'il destinait à la porteuse de pain. Marianne éprouvait un fort embarras, relativement aux deux cents francs. A coup sûr, si elle s'adressait à la patronne, celle-ci la questionnerait. Que répondrait-elle ? Tandis qu'elle songeait à ces choses, la patronne, précisément, l'appela. Marianne se hâta d'accourir et fut accueillie par ces mots :  
 —Ah ! ça, qu'est-ce que tu fichais donc dans le cabinet, paresseuse ?  
 —Ma foi, madame, je causais.  
 —Tu choisissais bien ton moment, quand l'ouvrage presse et qu'on ne sait où donner de la tête !  
 —Il s'agissait de maman Lison.  
 —Ah ! bah ! et à quel propos ?  
 —C'est une dame qui m'avait appelée et qui m'a mis ça dans la main.  
 Et Marianne présentait les billets de banque à la patronne, qui s'écria :  
 —Ça ! mais c'est deux cent francs, ça !  
 —Oui, madame.

—Et c'est pour maman Lison ?  
 —Parfaitement, oui, madame.  
 —Et bien, si c'est ainsi, tu avais raison de bavarder. Tu lui donneras cette jolie somme au dessert, à la brave femme.  
 —J'aime mieux que ce soit vous qui la lui donniez, patronne.  
 —Comme tu voudras, je m'en chargerai volontiers. Maintenant, jette un coup d'œil à la table. Vois si tout est en ordre, tu iras ensuite faire un peu de toilette, et quand tu reviendras, j'irai me requinquer à mon tour.  
 Marianne s'empressa d'obéir

\*.\*

Mademoiselle Amanda, ayant du temps devant elle, peu de temps, il est vrai, pensa qu'il était indispensable d'aller prévenir madame Augustine qu'une affaire importante l'empêcherait d'occuper sa place habituelle au salon d'essayage. Elle prit donc une voiture et se rendit rue Saint-Honoré. Elle aurait bien souhaité prévenir aussi Raoul Duchemin et Etienne Castel, mais, ne sachant pas où ils se trouvaient, ce désir ne pouvait se réaliser. Elle y renonça.  
 Ovide, en sortant du "Rendez-vous des boulangers," était allé rue Jacob, où il avait déposé un mot chez M. Tiercelet, l'homme qui devait lui remettre des lettres de recommandation pour Buenos-Ayres. Il lui donnait rendez-vous pour le lendemain et l'invitait à déjeuner. Le Dijonnais s'était rendu compte de tout ce qu'il avait à faire avant son départ, fixé au lundi suivant. Le vendredi, il déjeunerait avec le dit Tiercelet. Il irait ensuite à Courbevoie, trouver Paul Harmant, toucherait les cinq cent mille francs promis et dînerait en compagnie de son pseudo-cousin. Le samedi, il terminerait ses acquisitions. Le dimanche, il ferait porter ses malles à la consigne de la gare du Havre, et le lundi matin, il filerait par l'express pour s'embarquer le soir sur un steamer transatlantique. Ses papiers, bien en règle, reposaient dans son portefeuille. Ovide n'avait point pensé à l'emploi de son temps pour la soirée du jour même où allait avoir lieu le banquet offert à la porteuse de pain.  
 —J'irai passer deux ou trois heures n'importe où. Dans un théâtre ou dans un café chantant, se disait-il.  
 Le dépôt de la lettre effectué chez monsieur Tiercelet, il flâna dans les environs de la rue Jacob, attendant que le moment fût venu d'aller prendre un bitter au "Rendez-vous des boulangers." Jeanne Fortier, pendant ce temps, "se faisait belle," pour employer l'expression dont elle-même s'était servie. La pauvre femme pleurait de joie en détaillant à Lucie les marques d'estime et d'affection qu'on lui prodiguait et qui la rehaussaient à ses propres yeux.  
 —Je voudrais que vous soyez là, chère mignonne, lui dit-elle ; je serais si heureuse que vous voyiez combien ces braves gens m'aiment.  
 —Qui ne vous aimerait, maman Lison ? répondait la jeune fille. Pour ne point vous aimer, il faudrait n'avoir point de cœur.  
 Et elle aidait Jeanne Fortier, sa mère, à s'habiller. Midi approchait. Il fallait du temps pour aller du quai Bourbon à la rue de Seine. La porteuse de pain embrassa Lucie avec effusion et partit.  
 —Brave femme ! pensa la jeune fille en la regardant descendre l'escalier. Je la chérie comme si elle était ma mère.  
 Et elle rentra dans sa petite chambre, qui lui parut plus triste que de coutume.

\*.\*

En quittant Duchemin, Etienne Castel, nous le savons, s'était fait conduire aux ateliers de Paul Harmant. Celui-ci venait de rentrer après avoir déjeuné avec Lucien Labroue. Il était seul dans son cabinet. Lucien ayant à surveiller des travaux dans les ateliers d'ajustage traversait la cour pour s'y rendre, lorsqu'il aperçut Etienne se dirigeant vers les bureaux. Il le reconnut et alla vivement à sa rencontre. Etienne, de son côté, hâta le pas en souriant. Les deux hommes se serrèrent la main.  
 —Vous, ici, cher grand artiste, lui dit Lucien.  
 —Comme vous voyez, mon jeune ami.  
 —Quel motif vous amène ?  
 —Une fantaisie. J'ai envie de visiter les ateliers. Je songe à mettre dans un tableau un intérieur d'une usine. M. Harmant est-il ici ?  
 —Nous avons déjeuné ensemble et nous venons de rentrer. Voulez-vous que je vous conduise à son cabinet ?  
 —Vous me ferez plaisir.  
 Lucien servit de guide à l'artiste.

(La suite au prochain numéro.)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Plus de tache d'encre.—Voici une recette à l'usage des gens de plume, lesquels ne sont pas à un pâté près. Il s'agit d'un papier assoiffé d'encre qui dévore les taches qu'elle fait et n'en laisse point subsister la trace.  
 Vous vous procurez : 1° du papier brouillard épais, ou mieux encore du carton brouillard ; 2° soit de l'acide oxalique, soit de l'oxalate de potasse (c'est tout bonnement du sel d'oseille), et vous trempez plusieurs fois le papier ou le carton dans l'acide ou dans le sel ; puis vous laissez sécher, en attendant l'occasion de vous en servir. Celle-ci se présentant, appliquez le papier sur le pâté ; l'encre sera bue et le papier blanchi.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal. — Toussaint Cousineau, 200, rue Montcalm ; Alexandre Mainville, 139, rue Chatham ; H. Reneau, 114, rue Fullum ; A. Renaud, 218, rue Wolfe ; Dame veuve Edouard Plamondon, 86, rue Visitation ; J.-Bte. Dusseault, 77, rue St-Antoine ; Amédée St-Denis, rue Amherst ; Emery Bérard, 1301, rue Ontario ; Alex. Langlois, 2246, rue Notre-Dame ; Octave Rollin (\$4.00), 328 rue Jacques-Cartier ; Rodolphe St-Hilaire, 71, rue Dominion ; Stanislas Richard, 1304, rue Notre-Dame ; Jos.-Nap. Proulx, 2598, rue Notre-Dame ; Dame Arthur Gravel, 84, rue Workman ; Dlle Stéphanie Bourgeois, 146, rue des Allemands ; Dlle Marie-Louise Lepailleur (\$15.00), 170, rue Sanguinet ; Napoléon Janvier 377, rue Panet ; Germain Drouin, 80½, rue des Erables ; Charles Bérard, 211, rue Sanguinet ; Adolphe Dagenais, 82, rue Workman ; Mathias Pelletier, 14, rue Parker ; C. A. Massé, 1412, rue Ontario ; Dame Maxime Vallée, 32, rue Frontenac ; Dame Ludger Désy, 274, rue des Allemands ; Madame Cadieux, 17, rue Eléonore ; J.-Bte. Ethier, 176½, rue Centre.  
 Hochelaga.—Dlle Céline Laplume (\$50.00), 264, rue Iherville ; J. N. Letourneau, 68, rue Notre-Dame.  
 Québec.—Dame George Pageau, 50, rue Couillard ; S. Matte, 169, rue St-Valier ; Godias Vézina, 39, rue St-Louis ; Josué Lepage, 329, rue St-Jean ; Damasse Gingras, 9, rue St-André ; Philéas Garneau, 114, rue Parent ; Xavier Lacroix, rue Franklin ; N. U. Joannette, 118, rue Arago ; Alfred Vézina, 169, rue St-Jean.  
 Trois-Rivières. — Dlle Eugénie Morrissette.  
 Ste-Luce Station.—J. A. Caron.  
 Chicago, Ill.—Joseph Bélanger.  
 Holyoke, Mass.—H. Lequin.  
 Woonsocket, R. I.—Chs.-C. Gauvin.  
 Ville St-Henri.—Anselme Desjardins, 20, rue Ste-Marguerite.  
 St-Mathias.—Madame P. Johnson.  
 Ste-Cunégonde.—Dame Prosper Lagarde (\$10.00), 286, rue Workman.  
 Joliette.—Arthur Lajeunesse.  
 Pointe Saint-Charles.—Dame Séraphin Lacroix, 78, rue Forfar.  
 Ville Saint-Jean-Baptiste.—Gilbert Gour, 51, rue St-Laurent.  
 Hull.—Napoléon Thériault ; Saül Levasseur, 15, rue Victoria.  
 Sainte-Anne de Bellevue.—J.-Ls. Michaud.  
 Village Saint-Gabriel.—Dame John Kingsley, 11½, rue Island ; Avila Godcharles, à l'aqueduc.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 173.—ENIGME—SONNET

D'une complexion d'ordinaire fragile.  
 Je suis souvent de fer, parfois d'or ou d'argent !  
 J'habille également le pauvre et l'indigent,  
 Et deviens ce qu'on veut sous une main agile.

Je revêts cents couleurs. En matière textile  
 Laine, soie ou coton, je trône en vrai régent.  
 Des deux mondes je suis l'indispensable agent.  
 Dans le moindre discours, le point le plus utile.

J'arrête dans son vol tout insecte mutin,  
 Et je fais se mouvoir plus d'un joyeux pantin !  
 De l'intrigue je suis le plus bel apanage.

Comme toute médaille, hélas ! j'ai mon revers !  
 Aigu, froid et tranchant, je sème le carnage.  
 Frappant, dans ma furie, à tort comme à travers.

SOLUTIONS :

No 170 —Le nombre est : 27.  
 No 171. —Les mots sont : S'écoule et S'écroule.

No 172

BLANCS. NOIRS.  
 1 D 3e C D 1 D pr. F ou R 4e R  
 2 D 5e R ou D pr. D, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—J. A. Landry, Maskinongé ; N. L. Fréchette, Sainte-Madeleine ; Mlle Angéline Morency, Eph. Cloutier, Ovide Leclerc, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Eva Lanctôt, L. M. Rhéaume, S. R., Calixte Paquette, F. J. A., Mlle Ida L., Montréal ; Ls. Bellefleur, Louiseville ; F. M. Paquet, Montmagny.

Echecs.—Maurice O'Reilly, Montréal ; E. H. Lecours, Sorel.

Dans le New-Hampshire, une nouvelle loi frappe de \$20 d'amende le vendeur d'une cigarette à un enfant âgé de moins de 15 ans.